

Préface

En hommage aux lecteurs et aux lectrices des belles-lettres yiddish

Lazer Lederhendler

Number 139, November 2013

Voix yiddish de Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70757ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lederhendler, L. (2013). Préface : en hommage aux lecteurs et aux lectrices des belles-lettres yiddish. *Moebius*, (139), 7–11.

PRÉFACE

En hommage aux lecteurs et aux lectrices des belles-lettres yiddish

Nous sommes le 17 avril 1959, un vendredi soir, à Montréal. Un édifice moderne sis au 4499 de l'avenue de l'Esplanade, à l'angle de l'avenue du Mont-Royal. C'est l'adresse de la Yidisher Folks Biblyotek, la Bibliothèque publique juive de Montréal. La grande salle de réunion est pleine à craquer pour la commémoration annuelle de l'insurrection du ghetto de Varsovie. Cette année, l'invité d'honneur est Avram Sutzkever, vétéran de la guérilla antinazie en Lituanie et poète yiddish de renom. La soirée entière se déroule, d'ailleurs, en yiddish, langue première de la quasi-totalité des Juifs qui habitent les quartiers environnants. Dans l'assistance compacte il y a des tailleurs, des menuisiers, des bouchers, de petits commerçants et des artisans, des ouvrières et ouvriers du vêtement, des colporteurs, et au moins un chapelier, mon père. Tous écoutent avec attention et gravité. Le maître de cérémonie annonce qu'on entendra maintenant chanter *Vilna, shtot fun gayst un tmimes* (Vilna, cité d'esprit et d'innocence), un hommage à la ville natale de Sutzkever. La soprano dans la jeune trentaine est elle aussi native de Vilna; quand elle entonne le refrain nostalgique, des voix s'élèvent spontanément pour l'accompagner. Celle qui chante est ma mère.

Même si je n'arrive pas à me rappeler cette soirée particulière, il est vraisemblable que j'y étais, ainsi que mon frère aîné, ce genre de manifestation ayant été un événement récurrent de notre enfance. Le plus souvent, toutefois, ça se passait dans l'ambiance bourdonnante,

enfumée, parfumée du 4848 boulevard Saint-Laurent. À l'époque, c'était le siège de l'Arbeter Ring, le Cercle ouvrier, un organisme fraternel fondé par des socialistes juifs en 1900, voué à la justice sociale et à la défense de la langue et de la culture yiddish. Pour nous, cet immeuble tenait lieu en quelque sorte de temple laïque. Nous le fréquentions surtout les fins de semaine pour y retrouver parents et amis, fortifier notre foi dans le progrès social, fêter et chanter ensemble, affirmer notre affection pour la *mame-loshn*, la langue maternelle : le yiddish.

Ainsi, dans l'auditorium à l'étage, là où se trouve aujourd'hui la célèbre Sala Rossa, se tenaient régulièrement des réunions politiques, des assemblées commémoratives, des spectacles, des concerts (notamment ceux de la réputée chorale de l'Arbeter Ring, au sein de laquelle chantait ma mère), des conférences et, bien entendu, des soirées littéraires. L'auditoire se composait majoritairement d'immigrants qui n'avaient pu fréquenter l'école secondaire, encore moins l'université. Qu'à cela ne tienne, beaucoup de ces gens se passionnaient pour les belles-lettres, surtout s'il s'agissait de la littérature yiddish. En outre, s'ils pouvaient cultiver cette passion malgré leurs gagne-pain souvent exténuants, c'était en bonne partie grâce à des organismes tels l'Arbeter Ring et, pour plusieurs, le Bund (l'Union générale des travailleurs juifs), dont l'un des objectifs fondamentaux était de participer à l'essor du yiddish en tant que langue et culture vivantes, modernes, ouvertes sur le monde.

Un exemple typique : la bibliothèque de mes parents, tous deux militants à la fois de l'Arbeter Ring et du Bund, et dont la scolarité s'était arrêtée en septième année. Des centaines de titres, plus des trois quarts en yiddish – essais, poésie, romans, récits *et cetera* – abordant différents sujets, dont un bon nombre d'ouvrages dédiés par des auteurs inclus dans la présente anthologie : Korn, Ravitch, Rosenfarb, entre autres. À cet égard, il faut noter qu'en dépit du respect et de l'admiration que ces écrivains inspi- raient, on ne les plaçait pas sur un piédestal. De manière réciproque, les hommes et les femmes de lettres yiddish ne se tenaient pas à distance de leurs lecteurs. C'étaient nos voisins, nos enseignants, nos *landslayt* (compatriotes,

gens originaires de la même région ou ville), nos collègues, nos connaissances, nos camarades. Des relations peut-être comparables à celles qui liaient le public québécois à un Gaston Miron, un Jacques Ferron, un Gérald Godin, une Pauline Julien. Dans les deux cas, les auteurs, avec leurs poèmes, leurs chansons et leurs récits, rendaient le quotidien des lecteurs plus significatif, plus vivable. En même temps, les écrivains savaient parfaitement que c'étaient les lecteurs qui les faisaient vivre et, par-dessus tout, que c'était seulement dans le cœur et l'esprit de ceux-ci que leurs écrits faisaient sens, prenaient vie; que sans ces gens dits « ordinaires », leur œuvre resterait lettre morte.

Pour les auteurs yiddishophones, c'était d'autant plus vrai après la Seconde Guerre mondiale, après la *hurbn* (terme yiddish désignant l'Holocauste), alors que les collectivités porteuses d'une modernité yiddish étaient pratiquement annihilées, les survivants dispersés aux quatre vents. Dans leurs écrits d'après-guerre, en complète résonance avec leurs lecteurs, le deuil, le désarroi, la douleur inextinguible sont palpables. Mais il y a plus. Outre les conséquences incalculables du génocide perpétré par les nazis, il leur faut compter avec la persécution des Juifs et l'étranglement de la culture yiddish en URSS; avec la priorité croissante de l'hébreu aux dépens du yiddish dans la plupart des écoles et des institutions juives, surtout après la fondation de l'État d'Israël; avec, enfin, le délaissement plus ou moins rapide du yiddish par les jeunes qui, tout en chérissant sentimentalement la langue vernaculaire de leurs parents, n'en voient plus l'utilité concrète et lui préfèrent fatalement l'anglais. Conscients de la disparition inexorable à la fois de leur lectorat et de la relève, les auteurs yiddishophones seront confrontés, au cours des années 50, 60 et 70, à une évidence désespérante: leur principal outil de pensée et d'expression n'a pas d'avenir en tant que littérature de masse.

Que faire, alors? Persister à écrire en yiddish quitte à s'enfermer, à l'instar des sectes hassidiques, dans un ghetto linguistique tourné vers le passé, tournant le dos aux autres? Ou bien embrasser, comme l'ont fait des collègues ayant grandi à Montréal – A.M. Klein,

Irving Layton et d'autres –, la *lingua franca* au risque de s'aliéner son auditoire le plus fidèle, justement ces lecteurs pour qui le yiddish est au cœur même de la *yiddishkayt* (l'identité juive, la judéité) et de sa jonction avec la société générale. Ce dilemme, plusieurs l'ont éprouvé comme un grand déchirement – je pense en particulier à la grande romancière Chava Rosenfarb –, la première langue n'étant pas seulement un véhicule, mais également un organe charnel dont l'affaiblissement et l'atrophie sont subis comme une profonde blessure de l'esprit. Car qui dit langue dit aussi langage: façon unique et irremplaçable de voir, de penser, de dire et d'écrire l'univers, d'entrer en relation avec les autres et avec soi-même.

J'appartiens à une espèce en voie d'extinction, soit la génération de ceux dont les premiers mots, les premières chansons et les premiers livres étaient en langue yiddish; ceux dont les premiers contacts avec le monde se sont faits dans cette langue; ceux dont l'enfance et l'adolescence baignaient dans la culture yiddish séculière. Personnellement, le moment de rupture où le yiddish a cessé de fonctionner comme interface entre vie intérieure et vie extérieure, c'est-à-dire comme langue traductrice de l'existence, je l'ai vécu pour tout dire dans la colère et le chagrin de mon rejet, à l'aube de l'âge adulte, d'une vie communautaire devenue étouffante pour moi. Aussi me suis-je résigné, non sans mélancolie, à voir la civilisation yiddish reléguée tôt ou tard au domaine muséal de la nostalgie, du folklore et, inéluctablement, de l'oubli.

Dès lors, quel ne fut pas mon émerveillement lorsque j'ai constaté, il y a déjà plusieurs années, que la modernité yiddish montréalaise, au lieu de s'engouffrer dans la voie de garage annoncée, avait bifurqué vers celle d'une certaine postmodernité. Dans un premier temps, ce chemin a passé par l'établissement de programmes universitaires en études juives, entre autres aux universités Concordia, McGill, et à l'Université d'Ottawa, ce qui a donné lieu à d'importants travaux d'archéologie textuelle et donc, naturellement, de traduction. En effet, à titre de traducteur littéraire, je sais pertinemment que l'une des fonctions « naturelles » de la traduction est d'insuffler une seconde vie à un ouvrage, à une œuvre et, parfois, à une littérature entière. Cependant,

pour que cette vie renouvelée puisse véritablement prendre sa place dans la cité, l'air raréfié de la recherche ne lui suffit pas. Elle doit sortir dans la rue et aller à la rencontre des lecteurs et des lectrices qui savent sans doute peu de choses de son passé mais qui, curieux et ouverts, l'accueilleront avec étonnement et plaisir. La présente anthologie offre justement un espace idéal pour une telle rencontre. Et c'est tout à l'honneur de la revue *Mœbius* et de Chantal Ringuet, dans son double rôle de traductrice et de directrice de ce projet, de l'avoir conçue et créée. Je les félicite et les remercie de tout cœur. Enfin, en tant que lecteur, c'est une joie de retrouver, ou même de découvrir, ces textes magnifiques qui nous parlent aujourd'hui, de manière lumineuse, en français.

Lazer Lederhendler

Lazer Lederhendler pratique la traduction depuis plus de trente ans. La qualité de ses traductions littéraires lui a valu plusieurs distinctions. Il a été trois fois lauréat du Prix de la traduction de la Quebec Writers' Federation et figure fréquemment parmi les nominés au Prix littéraires du Gouverneur général (GG), notamment en 2011 pour *Dirty Feet (Les pieds sales)* d'Edem Awumey et *Apocalypse for Beginners (Tarmac)* de Nicolas Dickner. En 2008, sa version du premier roman de Dickner, *Nikolski*, avait remporté le GG, catégorie Traduction anglaise, avant de se retrouver en 2010 parmi les finalistes au Oxford-Weidenfeld Translation Prize (Royaume-Uni) et second au Scott Moncrieff Prize of the Society of Authors (Royaume-Uni) en 2011. Ses poèmes, essais et nouvelles ont également paru dans diverses revues canadiennes et québécoises. Il vit à Montréal, où il enseignait jusqu'à récemment la traduction ainsi que la langue et la littérature anglaises.